



Saga



CARTE BLANCHE À... LAURE HILLERIN



« La comtesse Greffulhe,

Dans une passionnante BIOGRAPHIE, riche de documents inédits, l'auteur réhabilite l'une des figures les plus fascinantes de la Belle Époque : la très belle et très charismatique Elisabeth Greffulhe (1860-1952), qui inspira à l'auteur d'A la recherche du temps perdu le personnage d'Oriane, duchesse de Guermantes.

J'ai découvert un peu par hasard, en consultant des coupures de presse de la fin du XIX^e siècle, que la comtesse Greffulhe, née Elisabeth de Caraman-Chimay, avait été en son temps la femme la plus en vue de Paris. Grâce à la documentation que m'a confiée Anne de Cossé Brissac, son arrière-arrière-petite-fille, auteur d'un premier livre sur elle paru en 1991, grâce aussi au riche fonds d'archives privées déposé aux Archives nationales, j'ai réalisé qu'il y avait encore beaucoup à dire sur cette personnalité hors norme qui a fasciné ses contemporains par sa grande beauté, sa silhouette juvénile, son regard "inspiré", son élégance souvent excentrique. Mariée au richissime Henry Greffulhe, la comtesse occupait une position mondaine exceptionnelle. C'est précisément pour cette raison que l'Histoire l'oubliera, en la cataloguant un peu vite au rayon des femmes du monde sans cervelle. C'est oublier qu'elle a accompli un nombre de choses extraordinaires, pour les arts, la musique en particulier, et la science : cette amie de Rodin et de Marie Curie fut une *fund raiser* avant l'heure, levant des fonds pour organiser des spectacles, encourager la recherche fondamentale. Elle a remis Wagner à l'honneur, patronné Fauré, soutenu les Ballets russes, promu les travaux d'Edouard Branly, trouvé le financement de l'Institut du radium. Elle avait le génie des relations publiques, le don de mettre en contact les bonnes personnes au bon moment. En créant

la Société des grandes auditions musicales, elle a fait le lien entre les musiciens et les mondains, dont certains, disposant d'immenses fortunes, pouvaient financer les concerts et remplir les théâtres. Le Tout-Paris rêvait d'être reçu dans son mythique hôtel particulier de la rue d'Astorg, dans le VIII^e arrondissement, surnommé "le Vatican".

La comtesse Greffulhe connaissait la terre entière, toutes les têtes couronnées et le gotha d'Europe, ainsi que les sommités de la politique. Elle était amie de Georges Clemenceau, de Léon Blum qui l'appelait "l'Oracle", d'Aristide Briand, de Joseph Caillaux, et de bien d'autres. Elle fut dreyfusarde, philanthrope, féministe – j'ai retrouvé un document manuscrit incroyable, rédigé de sa main vers 1904, intitulé *Mon étude sur les droits à donner aux femmes*.

Il faut souligner qu'Elisabeth n'a pas reçu l'éducation classique réservée aux jeunes filles de son époque, d'une rigidité et d'une pauvreté affligeantes. Son père, Joseph de Caraman-Chimay, était issu d'une grande lignée de mécènes et de mélomanes. Sa mère, Marie de Montesquiou, était une femme exceptionnelle, cultivée, musicienne, très proche de sa fille aînée, qui lui faisait les confidences les plus intimes. Leur correspondance mériterait d'être publiée.

Chez les Caraman-Chimay, ruinés, mais heureux, la fortune n'était pas matérielle, mais spirituelle. Leurs



La correspondance entre Elisabeth Greffulhe (ici, photographiée par Nadar) et Proust atteste leur grande proximité.

muse secrète de Proust »

six enfants avaient reçu une éducation artistique très poussée, chacun jouait d'un instrument. Dans ce contexte, le mariage d'Elisabeth avec le comte Henry Greffulhe en 1878, arrangé par Marie de Montesquiou, peut surprendre. Mais le bel et riche Henry était le parti rêvé par toutes les mères – même s'il collectionnait les maîtresses, comme nombre de ses contemporains. Au tout début de leur union, Elisabeth rongea son frein, elle est recluse à la campagne, chapitrée par sa belle-mère, soumise aux diktats de sa prosaïque belle-famille, qui ne s'intéresse qu'à la chasse : lire un livre, jouer du piano, c'est perdre son temps. La mort précoce de sa mère, à l'âge de 50 ans, la plonge dans un profond désarroi. Mais elle va trouver l'échappatoire pour sortir de sa "prison" : l'organisation d'un concert au profit de la fondation Greffulhe, ce qui reste tout à fait dans la norme puisqu'il s'agit de bonnes œuvres. Le succès est immense : elle a découvert sa vocation d'"entrepreneur de spectacles"... Elle se passionne aussi pour les sciences, où répondent à sa quête spirituelle, et pour la politique, où elle sert de trait d'union entre les hommes de bonne volonté. C'était une femme cultivée, pragmatique, intelligente.

SES LETTRES SONT PLEINES D'ESPRIT, À COMMENCER PAR CELLES QU'ELLE ÉCHANGÉAIT AVEC MARCEL PROUST. Il a toujours cherché à minimiser le rôle d'inspiratrice joué par la comtesse Greffulhe dans la *Recherche*. De son côté, Elisabeth, à la fin de sa vie, prétendait qu'elle l'avait "à peine connu". Tout le monde les a pris au mot. En réalité, leur correspondance témoigne d'une bien plus grande proximité. Une analyse plus profonde de l'œuvre et de ses brouillons montre qu'Elisabeth a inspiré non seulement les personnages d'Oriane et de la princesse Marie de Guermantes, mais aussi, notamment, celui d'Odette de Crécy, qui lui emprunte l'élégance de ses toilettes. Elle était la plus belle femme qu'il ait jamais vue. "Tous ceux qui regardent la comtesse restent comme fascinés

par ces yeux infinis, remplis de rayons et d'ombres, et d'un crépuscule qui chante, devant sa beauté parfaite, devant sa grâce absolue de divinité", écrit-il dans un article inédit de 1903, *Le Salon de la comtesse Greffulhe*, que j'ai miraculeusement retrouvé.

Lors de sa période "mondaine", Proust a rêvé de la rencontrer, puis de conquérir son amitié, et d'"ausculter" de près le comte Greffulhe (modèle quasiment unique du duc de Guermantes). Son amitié avec le duc de Guiche, gendre de la comtesse Greffulhe, lui a permis de l'approcher de plus près. A partir de 1906, il s'enferme pour accoucher de son œuvre... Les rôles sont désormais inversés : c'est elle qui lui écrit, l'invite à ses fêtes et à ses spectacles... Et lui qui refuse : il dispose du matériau dont il avait besoin ; elle est devenue trop "accessible". A deux reprises, il refuse avec horreur sa proposition de venir lui rendre visite : "Il n'est naturellement pas possible que vous vous risquiez dans ma tranchée parmi les gaz asphyxiants que sont mes fumigations antiasthmatiques !" lui écrit-il en 1916. Ils correspondront jusqu'en 1920. Proust est fasciné par la dimension historique, la "race" des Caraman-Chimay, une dynastie de seigneurs du Saint Empire remontant au XI^e siècle. Ses cahiers de brouillon démontrent que ses rêveries sur la famille ont inspiré la découverte du nom "magique" de Guermantes, d'où surgira la *Recherche*.

La puissance de la fiction l'a emporté sur la "vraie vie". L'ombre des Guermantes a relégué dans l'obscurité cette femme qui avait pourtant géré son image comme une œuvre d'art, dans l'objectif d'être "inoubliable". Son souvenir s'est éteint avec ses derniers contemporains. Et pourtant, cette vie trépidante et romanesque ferait un superbe sujet de film, ou de série télévisée comme celles dont les Anglais ont le secret... » • **PROPOS RECUEILLIS PAR DELPHINE PERAS**

La Comtesse Greffulhe. L'ombre des Guermantes, par Laure Hillerin [Flammarion] 570 p., 24 €.

